

vez ce que cela veut dire. Et s'adressant à sa fille, il ajouta en riant : tu vas voir qu'elle ne nous quittera pas, ta bonne mère !

En effet, la malheureuse femme retomba anéantie dans son fauteuil. Elle savait quelle menace contenaient les paroles, en apparence, insignifiantes de son mari. Comme toujours, elle se résigna. M. de Bourgueil ajouta :

— J'aurais bien voulu voir cela, chère amie ! t'en aller au moment où *ma fille* trouve que tu n'apprécies pas suffisamment le général Roland !

Et un sourire affreux accompagna ces paroles, tandis qu'Adeline ne voyait rien que de fort naturel dans l'insistance de M. de Bourgueil auprès de sa femme, pour qu'elle continuât d'assister à l'entretien déjà commencé.

— Et maintenant, reprit M. de Bourgueil, dis-nous, chère enfant, pourquoi tu trouves que ta bonne mère n'apprécie pas suffisamment le général.

— Dam !... C'est bien naturel, reprit la jeune fille, moi qui suis presque enthousiaste du général Roland !

— Vraiment ! dit M. de Bourgueil, en cherchant avidement le regard de sa femme, vraiment, mon Adeline, tu es presque enthousiaste du général Roland ?

La jeune fille fit par deux fois, avec une grâce charmante un petit signe de tête affirmatif.

— Voyons, mademoiselle l'enthousiaste, reprit en souriant M. de Bourgueil, d'où nous vient cette admiration, s'il vous plaît ?

— Mais de tout ce que j'entends raconter du général Roland dans le monde où nous le rencontrons. Dès qu'il entre dans un salon, on se dit tout bas : « C'est le général Roland, un des derniers héros de l'empire. Vous savez ? ce général qui a fait dernièrement de si brillantes campagnes en Afrique. Loyal et chevaleresque comme Bayard, c'est un lion sur le champ de bataille. » Et l'on ajoute bien d'autres choses encore au sujet de sa gloire et de son héroïsme. Mais moi qui ne suis pas une héroïne, j'avoue que ces louanges guerrières me touchent beaucoup moins que ce que l'on dit de son cœur.

— Voyons, que dit-on du cœur du général Roland ? reprit M. de Bourgueil en souriant avec une bonhomie paternelle.

Puis s'adressant à sa femme :

— Avouez, tendre amie, que rien n'est plus charmant que la candeur de cette enfant !

— On dit, mon père, reprit Adeline, que le général Roland, ce lion sur le champ de bataille, est un ange de tendresse pour sa femme et sa fille ; que ce héros qui a tant de fois bravé la mort en se jouant, tremble et pleure comme un enfant à la moindre inquiétude qu'il ressent sur leur santé ; enfin, bon père, à entendre vanter le cœur du général Roland, on croirait reconnaître ta délicieuse bonté pour maman et

pour moi, jointes à un illustre renom d'héroïsme et de gloire.

— De sorte, dit lentement M. de Bourgueil avec un sourire impossible à rendre, de sorte que mademoiselle l'enthousiaste serait, j'en suis sûr, plus fière d'avoir pour père l'illustre, l'héroïque général Roland que l'obscur M. de Bourgueil ! En un mot, ajouta-t-il, en s'adressant à sa femme, cette chère petite ingrate voudrait bien être *mademoiselle Roland*, qu'en dis-tu, tendre amie ?

Malgré sa dissimulation profonde, le sourire de cet homme et sa physionomie trahirent en ce moment quelque chose de tellement sinistre, que sa fille se méprit sur l'expression de ses traits, vint à lui, lui prit les deux mains, et attachant sur lui ses grands yeux où roulaient deux larmes subitement venues, elle lui dit d'une voix touchante :

— Mon père, ton visage s'est attristé, et pourtant ce n'est pas sérieusement que tu parles. Non, ce n'est pas sérieusement que tu m'accuses, moi, de ne pas me trouver heureuse et fière d'être ta fille ; non, tu ne peux me punir de ma franchise par un si pénible soupçon !

Puis, portant son mouchoir à ses yeux, et s'adressant à sa mère, elle lui dit entre une larme et un sourire :

— Tiens ! mère chérie, gronde-le ! il le mérite, s'il ose douter de ma tendresse pour lui !

— Allons ! je me soumetts, tendre amie, reprit M. de Bourgueil avec une résignation hypocrite en s'adressant à sa femme : gronde-moi, gronde-moi fort, pour avoir appelé cette enfant mademoiselle Roland.

C'en était trop pour la malheureuse mère. Jamais, malgré ses tortures de chaque jour, elle n'avait subi une si terrible épreuve. Elle allait, par l'explosion de sa douleur et de sa honte, éveiller les soupçons de sa fille et compromettre ainsi le fruit de tant d'années de contrainte et de martyre, lorsqu'un incident, futile en apparence, interrompant ce redoutable entretien et distrayant l'attention d'Adeline et de M. de Bourgueil, permit à la pauvre femme de reprendre son sang-froid.

Un domestique était entré et avait dit à M. de Bourgueil :

— Il y a dans le salon quelqu'un qui désire parler à monsieur.

— Qui est-ce ?

— Un monsieur âgé, à cheveux blancs. Je ne l'ai jamais vu ici, reprit le domestique.

— Priez ce monsieur d'attendre, dit M. de Bourgueil au domestique, qui sortit.

## XIV.

M. de Bourgueil tenait trop à sa vengeance pour la compromettre en exposant sa femme à se trahir, puis cet entretien sur le général Roland, entretien dans lequel une innocente et

naïve enfant poignardait sa mère à chaque parole, promettait tant de féroces jouissances à cet homme, qu'il voulut les ménager, les savourer et distiller ainsi goutte à goutte le fiel douloureux et corrosif dont son cœur était gonflé. Car, ainsi qu'on le verra plus tard, sa barbarie était, sinon excusée, du moins expliquée par les horribles souffrances qu'il endurait lui-même.

Après le départ du domestique, M. de Bourgueil, s'adressant à Adeline et sa mère d'un ton affectueux et pénétré, leur dit :

— Pouvez-vous, toutes deux, méconnaître assez ma tendresse ? Je dirai plus... parce que je me sens le droit de le dire, pouvez-vous assez oublier le culte que je vous ai voué pour me croire capable de dire sérieusement que ma fille, ma bien aimée fille dédaigne mon affection, et qu'elle voudrait avoir pour père le général Roland ? Voyons, sage et tendre amie, c'est à ton bon sens, à ton bon cœur que je m'adresse, ajouta-t-il en regardant sa femme, ne m'aideras-tu pas à convaincre cette pauvre enfant que je plaisantais en ayant l'air de douter d'elle ? Cette plaisanterie, je la croyais innocente, je me trompais ; elle était triste, elle était mauvaise, elle était coupable, puisqu'un instant elle vous a affectées, mes pauvres amies ; aussi je me repens, je me rends à discrétion, je demande pardon ; voyons, est-ce qu'on ne lui accordera pas son pardon, à ce pauvre père... qui a le cœur tout gros du chagrin qu'il a causé ?

A ces derniers mots, qu'il prononça d'une voix touchante, en tendant ses bras à Adeline, celle-ci courut à son père, l'embrassa avec effusion, et lui dit :

— Oui, oui, bon père, je te pardonne... Car si tu avais un instant douté de moi, tu aurais dû bien souffrir.

— Et toi, amie, dit M. de Bourgueil en tendant la main à sa femme, tu me pardonnes aussi, j'espère ?

— Oui, sans doute, répondit M<sup>me</sup> de Bourgueil avec effort, mais à l'avenir plus de ces tristes plaisanteries, n'est-ce pas ? Elles sont trop pénibles pour Adeline et pour moi.

— Je te le promets ; et maintenant, mon Adeline, je vais mériter tout-à-fait ma grâce auprès de toi, en te disant sérieusement, très sérieusement cette fois, que je partage ton admiration pour le général Roland : je n'ai pas, non plus que ta bonne mère, l'honneur de le connaître personnellement ; mais quelques-uns de nos amis communs, en qui nous avons toute confiance, l'ont vu intimement ; selon eux, on ne peut rencontrer un cœur plus loyal, un caractère plus généreux, un esprit plus élevé que celui du général Roland. Tu me demandais, chère enfant, ce que moi et ta mère nous pensions de la comtesse et de son mari. Tu le sais maintenant. Et tenez, puisque nous par-

lons du général, il faut que je vous raconte un trait qui lui fait le plus grand honneur.

— Alors, maintenant, bon père, je peux te dire l'objet de ma demande, et...

— Mais paix donc, petite bavarde ! dit gaiement M. de Bourgueil ; laisse-moi donc conter mon histoire : tu nous parleras ensuite de ta demande.

Vous devez vous imaginer, mes amies, reprit M. de Bourgueil avec un accent de confiance et d'abandon, vous devez vous imaginer, d'après *ses restes*, comme on dit, que, dans sa jeunesse, le général Roland a dû être remarquablement beau, n'est-ce pas ?

— Le fait est, bon père, reprit Adeline, qu'on ne peut voir une figure à la fois plus noble et plus vénérable ; la dernière fois que nous l'avons rencontré... je...

— Eh bien ! dit M. de Bourgueil, pourquoi t'interrompre, chère enfant ?

— Si j'achève, reprit Adeline en s'adressant gaiement à sa mère, ce méchant père va dire encore que je voudrais être *mademoiselle Roland*.

— A la bonne heure, répondit en souriant M. de Bourgueil, tu ne pouvais mieux me prouver que tu me pardonnais ma méchante plaisanterie. Continue, chère enfant.

— Je te disais que la dernière fois que nous avons rencontré le général Roland, c'était chez M<sup>me</sup> Deverpuis. J'entendais dire autour de moi qu'il allait être nommé ambassadeur à Naples, et je pensais, en regardant sa belle et vénérable figure, qu'on ne pouvait désirer un ambassadeur d'un extérieur plus accompli.

— Et en cela, dit M. de Bourgueil, tu faisais preuve d'un excellent goût.

— Mais tu vas voir, bon père ; moi, je regardais le général sans croire être remarquée de lui ; eh bien ! pas du tout...

— Comment donc ?

— Ne voilà-t-il pas que ses yeux rencontrent les miens !... Juge si je suis honteuse !

— Je le crois, dit en souriant M. de Bourgueil, et voici mademoiselle l'enthousiaste qui n'ose plus les relever, ses beaux yeux !

— De quelques instans du moins, et lorsque je m'y hasarde... sais-tu ce qui arrive ?

— Non ; quoi donc ?

— Je retrouve les yeux du général toujours attachés sur les miens, mais avec un regard si doux, si bon, que...

— Que...

— Tu vas te moquer de moi, bon père, mais je me suis sentie presque émue... et en vérité... je te demande un peu, pourquoi ?

— Il faut demander ceci à ta mère... chère enfant, elle te le dira peut-être, et encore... je ne sais... car elle ne paraît pas partager notre admiration au sujet des avantages extérieurs du général.

— Vraiment, chère maman ?

— Mon enfant, reprit M<sup>me</sup> de Bourgueil, qui, le visage penché sur sa tapisserie, avait dévoré ses larmes en entendant sa fille parler du regard attendri que le général Roland avait attaché sur elle, mon enfant, je l'avoue, j'ai été moins frappée que toi et ton père de ce qu'il peut y avoir de remarquable dans l'extérieur de M. le général Roland...

— Oh ! moi, cela ne m'étonne pas du tout, reprit affectueusement M. de Bourgueil ; quoique tu aies une grande fille de vingt et un ans, pauvre amie, tu es encore timide comme une pensionnaire, et je suis bien certain qu'en effet, tu n'auras pas plus remarqué le général Roland... que tout autre ; mais pour en revenir à mon histoire, mes amies, car il faut bien en finir, figurez-vous... et cela ne vous étonnera pas le moins du monde, figurez-vous que, dans sa jeunesse le général était beau comme le jour, séduisant au possible ; enfin, il faisait tourner toutes les têtes, tant il y a qu'une femme... jusqu'alors irréprochable...

— Mon ami, dit M<sup>me</sup> de Bourgueil frissonnant d'épouvante, ne craignez-vous pas...

— Quoi, amie ?

— Qu'un tel récit... devant Adeline...

— Eh bien !... achève donc, amie... Qu'un tel récit devant Adeline ?...

— Ne soit peut-être...

— Ne soit peut-être ?...

— Pas tout-à-fait convenable ? répondit M<sup>me</sup> de Bourgueil, qui se sentait mourir.

— Pauvre amie ! reprit son bourreau d'un ton d'affectueuse déférence, je comprends qu'une vie pure et sainte comme la tienne te donne le droit d'être rigoriste jusqu'au scrupule ; mais, permets-moi de te le dire, notre Adeline a vingt et un ans, et depuis deux hivers elle nous accompagne dans le monde. Or, malgré la réserve avec laquelle on s'y exprime toujours devant les jeunes personnes, elle n'est pas sans savoir que, s'il est des femmes dignes comme toi, tendre amie, de l'estime, de la vénération de tous, il est de misérables créatures assez perdues, assez infâmes pour trahir leurs devoirs. Eh ! mon Dieu ! tiens, il y a deux mois à peine, notre Adeline n'a pu s'empêcher d'entendre avec quel mépris, quelle indignation on parlait de cette odieuse M<sup>me</sup> de Bermont, qui, pour suivre son séducteur, avait abandonné son mari et sa fille... N'est-ce pas, chère enfant, tu te rappelles le scandale que cette aventure a fait dans le monde ?

— Oui, mon père, répondit la jeune fille avec un accent de dédain ; heureusement cette femme s'est rendu justice...

— Comment cela ? Explique-toi, dit M. de Bourgueil.

Et, s'adressant à sa femme,

— Comprends-tu ce que notre Adeline veut dire... amie ?

— Non... balbutia M<sup>me</sup> de Bourgueil, non, je ne comprends pas bien...

— Je veux dire, mère chérie, reprit la jeune fille, que cette malheureuse femme s'est rendu justice en abandonnant sa fille, qu'elle n'était plus digne de garder auprès d'elle, et qui un jour aurait eu honte d'une pareille mère...

— L'entends-tu, amie ? l'entends-tu, notre enfant ? dit M. de Bourgueil avec un accent de fierté. Ah ! je reconnais là le fruit des exemples et de l'éducation que tu lui as donnés ! N'es-tu pas charmée, comme moi, de sa vertueuse indignation contre ces infâmes créatures qui foulent aux pieds les plus saints devoirs ?

— Cette indignation est légitime, répondit M<sup>me</sup> de Bourgueil. Sans doute, la femme dont nous parlons a été coupable... bien coupable... elle expiera sans doute sa faute dans de cruelles tortures... elle est abandonnée, méprisée de tous. Elle est haïe par sa fille... le dernier, le plus affreux coup qui puisse frapper une mère... tant de douleurs attendront peut-être des cœurs impitoyables ; et qui sait si un jour son enfant n'aura pas pitié d'elle, la voyant si malheureuse...

— Il me semble à moi, reprit M. de Bourgueil, qu'une si odieuse créature ne mérite aucune compassion ; et, s'adressant à la jeune fille, et toi, Adeline, qu'en penses-tu ?

— Comment veux-tu, bon père, que j'aie une idée là-dessus, moi, habituée à chérir, à honorer la plus tendre des mères !... Il me semble seulement qu'une femme qui aurait conservé un peu de cœur devrait mourir de honte plutôt que d'affronter le mépris ou la pitié de sa fille...

— Bien, bien, chère enfant, dit M. de Bourgueil ; j'aime cette noble réponse ; elle est digne de toi et de ta mère.

En disant ces mots, M. de Bourgueil jeta les yeux sur sa femme ; mais, en tourmenteur habile et expert, il s'aperçut, au léger tressaillement des lèvres décolorées de sa victime, qu'elle ne pouvait endurer plus longtemps la torture sans se trahir ; aussi, renonçant pour le moment au récit dont il l'avait menacée, il dit en paraissant se rappeler un souvenir :

— Lorsque je suis avec vous deux, j'oublie tout. Quelqu'un m'attend depuis assez longtemps déjà dans le salon, il faut que je vous quitte ; je vous garde mon récit pour tantôt ; seulement, chère enfant, maintenant que tu sais dans quelle estime, ta mère et moi, nous tenons le général Roland et sa femme, dis-nous ce que tu voulais nous demander.

— Eh bien ! bon père... deux ou trois fois dans le monde, cet hiver, je me suis trouvée par hasard placée à côté de la fille du général Roland ; il est impossible d'être plus charmante, plus aimable que cette jeune personne. Nous avons causé ensemble, et cela m'a suffi pour

avoir le plus grand désir de la connaître davantage ; car il y a en elle je ne sais quoi qui charme et qui attire. Naturellement, je ne voulais pas vous parler de mon vif désir de me lier avec M<sup>me</sup> Roland avant de savoir ce que vous pensiez de ses parens ; mais puisque vous en pensez tant de bien, et que d'ailleurs maman se trouve en relations avec M<sup>me</sup> la comtesse Roland pour leur œuvre des prisons, je serais heureuse, oh ! bien heureuse, d'avoir pour amie M<sup>me</sup> Roland. Cela ne serait pas, il me semble, impossible, si ma chère maman voulait demander à la comtesse la permission de me présenter à sa fille ; n'est-ce pas, bon père ? Aussi n'avais-je pu m'empêcher de regretter que maman eût fait aujourd'hui fermer sa porte ; la visite de la comtesse serait une si bonne occasion d'arriver peut-être à ce que je désire !

— Ne penses-tu pas comme moi, chère amie, dis M. de Bourgueil à sa femme, que rien n'est plus facile que d'amener ce rapprochement entre ces deux enfans ? liaison dont je serais, du reste, enchanté, car notre Adeline ne pourrait mieux placer son amitié... Mais qu'as-tu, ajouta M. de Bourgueil en voyant l'altération des traits de sa femme, dont les forces étaient à bout, est-ce que ton malaise augmente ?

— Beaucoup, répondit madame de Bourgueil en se levant avec peine, je ne me sens pas très bien, je vais rentrer chez moi avec Adeline pendant que vous recevrez ici la personne qui vous attend...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! maman, reprit la jeune fille avec une nouvelle inquiétude, en examinant le visage de sa mère, car celle-ci, jusqu'alors, et pendant presque tout le temps de ce martyre, avait autant que possible tenu sa tête baissée sur sa tapisserie, moi qui ne songeais qu'à causer... qu'à parler de ce qui m'intéresse... toi, tu souffrais... et sans le dire, encore !...

— Tiens, amie, reprit M. de Bourgueil, je n'ai pas le courage de te quitter, je vais faire dire à cette personne qui m'attend que je ne suis pas visible.

— Non, non, de grâce ! recevez cette personne, dit madame de Bourgueil espérant être enfin pour quelques moments délivrée de la présence de son bourreau. Adeline va m'accompagner... je vais faire avec elle quelques tours de jardin, peut-être le grand air me fera-t-il du bien...

— Adeline, je n'ai pas besoin de te recommander de bien veiller sur ta mère, dit M. de Bourgueil ; fais-la se bien envelopper de châles, de crainte du froid.

— Oh ! père, sois tranquille, répondit la jeune fille, je ne quitterai pas maman d'une seconde.

Pendant que M<sup>me</sup> de Bourgueil quittait le salon appuyée sur le bras de sa fille, M. de Bourgueil sonna et dit au domestique de faire

entrer la personne qui attendait dans la pièce voisine.

Bientôt le domestique introduisit Pietri.

Il resta seul avec M. de Bourgueil.

## XV.

M. de Bourgueil se trouvant seul avec Pietri, lui dit en le regardant avec assez d'étonnement :

— A qui, monsieur, ai-je l'honneur de parler ?

— Monsieur, vous ne me reconnaissez pas ?

— Mais, monsieur, répondit M. de Bourgueil, en examinant le Corse avec plus d'attention, je crois ne vous avoir jamais vu.

— Pardon, il y a environ vingt-deux ans, reprit Pietri en souriant, cherchez bien.

— Vingt-deux ans ! cela date de loin ; vous comprendrez, monsieur, que mes souvenirs me fassent défaut.

— Cependant, monsieur, la circonstance dans laquelle j'ai eu l'honneur de vous rencontrer doit avoir laissé quelques traces dans votre mémoire.

— Quelle circonstance ?

— Le duel de M. Delmare et du colonel Roland.

— Que dites-vous ?

— Je vous ai aidé, monsieur, à relever ce pauvre M. Delmare.

— Cela n'est pas possible, monsieur ! Quatre personnes seulement assistaient à ce duel : M. Delmare, moi et le témoin du colonel Roland.

— Vous oubliez, monsieur, qu'un serviteur du colonel est venu avec une lumière à la fin du combat : ce serviteur, c'était moi.

— Vous ?

— J'étais alors valet de chambre du colonel Roland ; aujourd'hui, j'ai l'honneur d'être l'intendant de M. le général Roland.

— Ah ! vous êtes l'intendant du général Roland, reprit M. de Bourgueil assez surpris de cette rencontre, et que désirez-vous ?

— Vous offrir mes petits services, monsieur, si vous daignez les agréer encore.

— Les agréer encore ? M'en avez-vous donc déjà rendu ?

— Un très grand... oui, monsieur, un très grand service.

— Et lequel, s'il vous plaît ?

— Je vous ai empêché d'être plus long-temps dupe d'un faux et indigne ami.

— Expliquez-vous clairement, dit vivement M. de Bourgueil de plus en plus surpris.

— C'est moi, monsieur, qui ai eu l'honneur de vous écrire autrefois la lettre anonyme, grâce à laquelle vous avez surpris madame votre femme chez mon maître.

A cette révélation, M. de Bourgueil recula d'un pas, frappé de stupeur ; puis, après un moment de silence, il s'écria :

— C'était vous ! vous ! !

Pietri s'inclina en signe d'assentiment.

— Mais, reprit M. de Bourgueil en attachant un regard pénétrant sur le Corse, mais c'était trahir votre maître!

Pietri s'inclina de nouveau.

— Et comment alors êtes-vous resté si longtemps à son service? reprit M. de Bourgueil, comment êtes-vous encore dans sa maison?

— Parce que mon œuvre de vengeance n'est pas encore accomplie, monsieur.

— Quoi! vous auriez à vous venger du général Roland, s'écria M. de Bourgueil, croyant à peine ce qu'il entendait, vous aussi?

— Moi aussi, monsieur, et sachant qu'en ce sens nous avons des intérêts à peu près communs, excusez cette liberté, je viens, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur, vous offrir mes petits services, car le temps presse.

— Et qui me dit, reprit M. de Bourgueil d'un air défiant en tâchant de lire la vérité sur la figure impassible du Corse, qui me dit que vous n'êtes pas un émissaire du général Roland? qui me prouve la sincérité de vos offres de service?

— Permettez-moi, monsieur, d'entrer dans quelques détails, et vous reconnaîtrez ma loyauté.

— Voyons.

— Vous me permettez de parler sans détours?

— Je vous le demande.

— Monsieur, un mari qui garde sa femme et qui se tait après la découverte que vous avez faite, et qui ensuite élève auprès de lui une fille qui n'est pas la sienne, ce mari est le plus généreux... ou le plus implacable des hommes. Je ne vous ferai pas l'injure de vous croire généreux, monsieur, c'est-à-dire faible et indifférent à l'outrage; je vous ferai d'autant moins cette injure, que j'ai deviné votre pensée lorsque j'ai vu vos heureux efforts pour mettre souvent, dans le monde, M<sup>me</sup> de Bourgueil et sa fille en présence du général Roland, comme des remords vivants. Certes, l'idée était bonne, mais, permettez-moi de vous le dire, incomplète. C'était une torture pour M<sup>me</sup> votre femme, soit! mais ces rencontres, quoique assez pénibles pour mon maître, étaient bientôt oubliées par lui au milieu de la céleste félicité dont il jouit auprès de sa femme et de sa fille; il en est adoré, il les adore. En un mot, monsieur, vous ne sauriez vous imaginer combien le général est heureux. Tout lui a réussi, tout lui est venu à point, bonheur domestique, richesse, considération, honneurs; enfin, pour combler de plus en plus, il marie jeudi sa fille à un phénix, et de ce phénix elle est folle, de sorte que ce mariage, charmant comme un mariage d'amour, est sage comme un mariage de raison. Vous le voyez, monsieur, si mon maître est le plus fortuné des époux, il est aussi le plus fortuné des pères... Mais, ajouta le Corse en remarquant l'expres-

sion des traits de M. de Bourgueil, je m'aperçois, monsieur, que ce que je vous raconte... de l'ineffable bonheur du général... vous fait... un mal affreux.

— Peut-être, répondit M. de Bourgueil presque effrayé de l'impassible cruauté du Corse, et ne sachant encore s'il devait s'applaudir de rencontrer un pareil auxiliaire, et lorsque vous évoquez à mes yeux la peinture enchanteresse du bonheur domestique du général Roland, c'est sans doute, homme charitable, afin de soulever tout ce que je peux avoir de haine et de rage dans le cœur.

— Naturellement, monsieur, oui, je désire ranimer tous vos ressentiments et vous prouver que votre vengeance sera incomplète, boiteuse, pauvre, tant que vous vous bornerez à supplicier madame votre femme.

— Ah! vous croyez que... je...

— Je crois que vous la torturez d'autant plus, monsieur, que vous l'avez aimée davantage.

M. de Bourgueil fut frappé de la pénétration du Corse, qui reprit:

— Je devine à merveille ce que vous devez faire souffrir à madame votre femme, surtout en présence de sa fille. Aussi cette affection apparente pour cette enfant du colonel Roland a-t-elle été un coup de maître. Vous devez trouver là un ressort excellent, il doit donner presque à chaque instant mille moyens nouveaux à votre vengeance.

— Vous me paraissez très expert en vengeance.

— Dame! c'est ma spécialité depuis tantôt vingt-cinq ans, monsieur; vous concevez, n'est-ce pas, que lorsqu'on s'est adonné corps et âme à une idée depuis un temps pareil, on l'a creusée, étudiée sous toutes ses formes; aussi avais-je l'honneur de vous dire qu'il fallait compléter votre vengeance et conclure... conclure le plus tôt possible; car vous ignorez sans doute, (et c'est, entre autres choses, le désir de vous éclairer à ce sujet qui m'amène ici), vous ignorez, dis-je, que le général part dimanche pour son ambassade de Naples.

— Il est donc nommé à ce poste si envié?

— D'aujourd'hui même. Il le désirait, est-ce que cela pouvait lui manquer? Il a toujours été si heureux! Jeune, il a vécu comme *don Juan*; vieux, il est entouré des plus douces affections de la famille et comblé d'honneurs; c'est trop rare, n'est-ce pas, monsieur, une pareille continuité de félicité?

— Allons, j'étais fou de douter de la sincérité de vos offres, reprit M. de Bourgueil de plus en plus frappé du caractère de Pietri, vous me ferez un bon et franc auxiliaire; comptez sur moi comme je compte sur vous.

— J'étais certain, monsieur, de mériter votre confiance. Résumons: la signature du contrat de mariage de la fille de mon maître a lieu jeudi, puis dimanche... toute la famille part pour

Naples; vous le voyez, monsieur, il faut se hâter... il le faut, malheureusement.

— Malheureusement?

— Hélas! oui, monsieur... et ici, je confesse mon égoïsme, je parle pour moi... j'aurais déjà vu, pu porter de terribles, mais partielles atteintes au bonheur de mon maître... et j'ai toujours reculé... toujours reculé.

— Et pourquoi ces retards?

— Eh! mon Dieu, monsieur, d'abord parce que l'homme n'est jamais satisfait: il a le bien, il veut le mieux; je temporisais afin de polir, de caresser mon œuvre avec amour, voulant arriver à quelque chose de bien... de complètement bien... à quelque chose enfin de large, de terrible, qui pût jouer à s'y méprendre un épouvantable châtiment providentiel... Je n'ai pas, d'ailleurs, à me reprocher mon délai, j'ai fait une précieuse acquisition... Mais enfin, en admettant que cette œuvre, mon unique souci depuis tant d'années, arrive à être telle que je l'ai si souvent rêvée durant mes longues insomnies, oui, au jour choisi par moi, que la foudre éclate et tombe à ma voix sur l'objet de ma haine immortelle... C'est très bien, mais après? Oui, monsieur, après? que deviendrai-je? quel but aura désormais ma vie? plus aucun. Je vous demande un peu ce que vous voulez que je fasse en ce monde, lorsque j'aurai eu dit à mon maître brisé, anéanti au milieu des ruines de son bonheur éroulé: *C'est moi, Pietri, qui vous ai frappé ainsi par représailles du mal que vous m'avez fait autrefois!* Hélas, monsieur, une fois que le pauvre vieux serviteur aura ainsi savouré en une seconde le fruit de vingt-cinq ans de patients efforts, il n'aura plus qu'à quitter ce monde... hélas!

Et Pietri soupira d'un air dolent et mélancolique.

M. de Bourgueil était impitoyable, mais ce Corse l'épouvantait et il le regardait en silence.

— Mais, pardon, monsieur, reprit Pietri, pardon de me laisser aller à philosopher ainsi. C'est que, voyez-vous, entre collègues... permettez-moi cette petite familiarité... l'on s'abandonne à ses réflexions à cœur ouvert. Je suis donc venu ici, d'abord pour vous prévenir que le général partait dimanche.

— C'est bientôt, dit M. de Bourgueil en réfléchissant.

— J'ai voulu aussi vous apprendre que ma maîtresse, à son grand regret, mais cédant au désir du général, doit éviter toute occasion de se rencontrer avec M<sup>me</sup> de Bourgueil; ainsi la comtesse, devant rendre une visite en personne à M<sup>me</sup> votre femme, et craignant de la rencontrer chez elle, m'a chargé de remettre sa carte en conséquence. Or, vous concevez, monsieur, que par cela même que le général redoute par instinct ce rapprochement...

— Plus je dois tenir à ce que ce rapprochement s'effectue; telle avait toujours été ma

pensée. Je ne désespérais pas d'y arriver, et alors ma vengeance n'eût plus été *boiteuse*... car du même coup je frappais ma femme, cet homme et sa fille, que j'abhorre!... Malheureusement le prompt départ du général ruine à peu près mes espérances.

— Je suis précisément venu ici, monsieur, pour vous aider à parer ce coup inattendu... Veuillez m'écouter. Le général donne jeudi une grande soirée d'adieux; le contrat de mariage de sa fille se signe ce soir-là.

— Bien... mais je ne vois pas...

— Permettez... Madame de Bourgueil, sans être liée avec la comtesse, s'est trouvée souvent en relations avec elle... pour l'œuvre des prisons...

— Oui, et c'est en voyant dans les journaux le nom de la comtesse Roland parmi les dames de cette œuvre que j'ai forcé ma femme à faire les démarches en suite desquelles elle a été admise comme patronnesse. C'était le premier pas du rapprochement que je méditais.

— Le moyen était bon, et il nous servira, voici comment: madame de Bourgueil et la comtesse sont patronnesse d'une même œuvre, elles ont échangé des visites en personne; madame votre femme trouvera donc fort naturel de recevoir cette invitation.

Et Pietri tira de sa poche une lettre qu'il remit à M. de Bourgueil.

— Quelle est cette invitation?

— Je suis toujours chargé par ma maîtresse de remplir ses lettres d'invitation imprimées, en y écrivant le nom des personnes qu'elle convie à ses dîners ou à ses fêtes; cette invitation est ainsi conçue:

*« Madame la comtesse et monsieur le comte Roland prient monsieur et madame de Bourgueil, ainsi que Mlle de Bourgueil, de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux, jeudi prochain. »*

Une fois que, grâce à cette invitation, vous aurez pu naturellement (aux yeux de Mme de Bourgueil et de sa fille) les conduire toutes deux au sein de la famille du général Roland, réunie à l'élite de la société de Paris, pour signer le contrat de mariage de la fille de M. l'ambassadeur de France à Naples... une fois là, je laisse à votre fertile... imagination...

Monsieur de Bourgueil interrompit Pietri, et s'écria dans un farouche ravissement:

— Enfin, je touche au but!

— Je l'espère, dit froidement Pietri.

Un dernier mot, monsieur... je crois très important pour vos projets... et aussi pour les miens, que vous arriviez ponctuellement à la soirée du général Roland, à une heure convenue entre nous; mais cette heure, je ne puis encore vous la fixer: elle est subordonnée à une décision que je ne peux guère prendre avant jeudi matin.

— Alors écrivez-moi, jeudi matin, à quelle

heure de la soirée nous devons arriver chez le général.

— Jeudi matin, monsieur, vous aurez un mot de moi.

L'entretien de M. de Bourgueil et du Corse fut interrompu par Adeline, qui entra vivement en disant :

— Bon père, maman se trouve mieux.

Puis voyant que M. de Bourgueil était encore en compagnie, elle resta près de la porte.

A l'aspect d'Adeline, M. de Bourgueil et Pietri échangèrent un coup d'œil significatif.

— Ainsi, mon cher monsieur, — dit M. de Bourgueil, j'attendrai votre lettre.

— Oui, monsieur, répondit le Corse en s'inclinant pour prendre congé. Si je puis avoir l'honneur de vous écrire plus tôt que je ne l'espère, je vous écrirai.

Et Pietri, après s'être incliné de nouveau et profondément devant Adeline, lorsqu'il passa près d'elle, quitta le salon.

— Quel est donc ce monsieur, bon père ? demanda la jeune fille après le départ de Pietri. Il a une figure bien vénérable.

— Tu trouves ?

— Oui, mon père.

— Tu as raison et ton instinct ne t'a pas trompé... C'est un très digne homme... Mais, dis-moi, où est ta bonne mère ?

— Elle vient de rentrer dans sa chambre, elle se trouve mieux, le grand air lui a fait du bien ; elle m'a dit : Va voir si ton père est seul, car j'aurais à causer avec lui d'une pensée qui m'est venue pendant notre entretien de tantôt.

— Cela se trouve à merveille, car j'ai justement à parler à ta mère. Va donc la prévenir que je l'attends.

— Il paraît que c'est le jour des grands mystères, dit en riant la jeune fille. Je te laisse ; je vais avertir maman : je ne reviendrai que lorsque vous me ferez demander.

Et Adeline sortit.

Quelques momens après, M<sup>me</sup> de Bourgueil entra.

Les deux époux se trouvèrent seuls.

## XVI.

Lorsque M<sup>me</sup> de Bourgueil se trouva seule avec son mari, la cruelle contrainte que lui imposait toujours la présence de sa fille disparut ; son regard, d'une dignité triste, n'évitait plus celui de M. de Bourgueil ; lui, de son côté, n'ayant plus besoin de feindre une hypocrite tendresse, laissait lire sur sa physionomie la haine, la froide méchanceté qui l'animait, et aussi les ressentimens d'une douleur incurable, car, ainsi que nous l'avons dit, si l'inconcevable férocité de cet homme pouvait être, sinon excusée, du moins expliquée, c'était par l'acuité de ce qu'il souffrait aussi, lui !

M<sup>me</sup> de Bourgueil dit à son mari d'une voix ferme :

— Monsieur, après l'horrible scène de tantôt, une explication est devenue indispensable.

— Une explication ?... Pour m'expliquer quoi, madame ?

— Monsieur, je trouve que mon supplice, mon expiation, si vous voulez, a assez duré.

— Pardon, je ne trouve pas cela.

— Je m'en aperçois, monsieur. Votre infernale méchanceté est féconde ; ce que j'ai enduré aujourd'hui dépasse tout ce que j'avais souffert jusqu'ici.

— Madame, il faut du progrès en toute chose.

— Cela signifie, sans doute, que vous me ménagez des tortures plus grandes encore ?

— Je l'espère.

— Vous vous vantez...

— Non, madame...

— Ecoutez bien ceci, monsieur : lorsqu'il y a plus de vingt ans, vous avez eu la preuve de ma faute, je vous ai conjuré de demander notre séparation, vous m'avez refusé ; la loi, le droit, la force, étaient pour vous ; la possession de votre victime vous a été assurée, garantie...

— Dieu merci...

— Je suis devenue mère, j'ai pressenti tout ce que cette maternité me préparait d'angoisses et d'alarmes ; je vous savais capable de tout ; ma vie était consacrée désormais à défendre mon enfant contre vous...

— Ne dirait-on pas que je voulais le dévorer, votre enfant ? quel bel ogre je suis !... votre fille m'adore.

— Oh ! je le sais, monsieur, vous dédaignez les vengeances brutales, et surtout promptes : un coup de poignard ne m'aurait tuée qu'une fois, et mon supplice dure depuis vingt ans ; lorsque vous m'avez déclaré que vous vouliez me garder près de vous et ne pas me séparer de mon enfant, j'ai deviné que ce que j'aurais à souffrir pendant la première adolescence de ma fille ne serait rien auprès de ce qui m'était réservé par vous lorsqu'elle aurait l'âge de raison.

— Je ne crois pas avoir trompé vos prévisions ?

— Non, monsieur, et même, la seule attente de ce nouveau martyr, je l'avoue, le plus cruel de tous et sur lequel vous preniez soin d'appeler sans cesse et d'avancer ma pensée... cette attente était horrible... Enfin l'heure est venue, où vous avez pu me dire : « Votre fille a maintenant l'âge de raison, vous vous chérissez toutes deux... Je l'entretiens dans sa tendresse, et sa vénération pour vous, en lui en donnant l'hypocrite exemple... Votre fille est votre seule consolation, votre unique affection en ce monde... »

— Je puis vous aider à rappeler vos souvenirs, — reprit M. de Bourgueil en interrompant

sa femme. — « Si jamais, madame, vous avez l'audace (ai-je ajouté) de vous opposer à une seule de mes volontés, je vous démasque aux yeux de votre fille... et au lieu du respect, de l'idolâtrie que vous lui inspirez, elle n'a plus pour vous que mépris et aversion ; je renie avec éclat ma paternité, ainsi que j'en ai conservé le droit ; j'affiche votre honte et l'opprobre de la naissance de votre fille, je vous livre toutes deux aux dégoûts du monde, et je chasse de ma maison la mère adultère et la fille adultérine... » Oui, voilà ce que je vous ai dit alors, madame... Vous me savez homme à tenir ma promesse ; pourquoi revenir là-dessus ?

— Vous connaissez, monsieur, ma folle tendresse pour ma fille, ma seule consolation en ce monde... vous l'avez dit... Vous saviez la fierté de mon caractère, et que je sacrifierais tout à la honte d'avoir à rougir devant mon enfant, et à la crainte de lui porter un coup affreux... mortel peut-être... vous m'avez dominée par vos menaces ; alors a commencé pour moi un supplice de tous les jours, de tous les instans ; ce n'était pas assez pour vous que d'amener sans cesse cette innocente enfant à louer *mes vertus*, à me glorifier comme le modèle des mères et des épouses... vous m'avez traînée dans un monde où je devais souvent rencontrer le général Roland, sa femme et sa fille ; vous avez fait plus, vous m'avez forcée de faire partie d'une œuvre à laquelle appartenait la comtesse Roland : vous comptiez ainsi préparer presque fatalement je ne sais quel rapprochement dont le but m'échappe, mais qui ne peut être qu'horrible pour ma fille et pour moi ! Enfin, ce matin, profitant, avec un art infernal, de quelques paroles d'Adeline au sujet de la comtesse Roland et de son mari, vous avez rendu ma fille... votre complice, oui... grâce à vous, cette pauvre enfant, dans sa naïveté, m'a torturée... sous vos yeux... elle mon Dieu ! ajouta M<sup>me</sup> de Bourgueil d'une voix altérée par les sanglots, elle... qui n'a vécu... qui ne vit que pour m'aimer...

— Tout cela est vrai, madame, répondit M. de Bourgueil avec un calme effrayant. Où voulez-vous en venir ?

— Monsieur, je suis résolue à ne plus subir désormais un pareil supplice.

— Ne dites pas de ces puérilités-là, je vous prie.

— Monsieur...

— Voyons, madame de Bourgueil, parlons raison. Croyez-vous que c'est au moment où ma vengeance commence à se dessiner, que je vais y renoncer ? Tenez, quoique vous vous soyez conduite envers moi dans votre jeunesse comme une fiéffée coquine, j'ai toujours rendu justice au bon sens de votre âge mûr. Vous avez été, il est vrai, une femme adultère, une de ces infâmes qui, au su ou à l'insu de leurs

maris, élèvent dans la sainteté du foyer domestique le fruit de leur débauche...

— Ces outrages, monsieur, dit la malheureuse femme en mordant son mouchoir pour étouffer ses sanglots, ces outrages, je les ai mérités, je les subis, mon Dieu, depuis bien des années sans me plaindre ; je ne me plaindrai pas aujourd'hui.

— En effet, vous commencez, je le crains, à vous blaser là-dessus ; nous trouverons moyen de remédier à cette satiété. J'avais donc l'honneur de vous dire, madame, que vous aviez été une femme sans mœurs et digne du dernier mépris ; mais enfin, dans mon impartialité, je dois reconnaître que vous êtes une femme de bon sens. Or, je vous le répète, et je vous le demande à vous-même, n'est-ce pas puéril de venir me dire : Je suis résolue à ne plus souffrir ceci ou cela ?

— Telle est pourtant ma résolution, monsieur.

— Madame de Bourgueil, vous me faites pitié !

— La pitié... oh ! c'est un sentiment que je ne vous ai jamais inspiré, monsieur ! que je ne vous inspirerai jamais !

— Jamais !

— C'est pour cela que je veux mettre fin à mon martyre.

— Eh, mon Dieu, sans doute, vous le voulez ; on veut toujours. Mais pouvoir, madame, mais pouvoir ?

— Je le pourrai.

— Comment ?

— Vous m'avez dominé jusqu'ici en me menaçant de dévoiler ma honte à ma fille. Eh bien, je vous dis que si vous me poussez à bout, je ferai moi-même, oui, moi-même, quoique cette pensée me glace d'épouvante, je ferai moi-même ce terrible aveu à ma fille.

— Bon ! Et puis ?

— Cet aveu lui prouvera ce que j'ai dû souffrir jusqu'ici, monsieur. Elle m'aime ; elle me pardonnera. Elle me plaindra peut-être... Je connais son cœur.

— Très bien ! Et puis ?

— Alors du moins, monsieur, je ne serai plus forcée de cacher l'horreur que vous m'inspirez ; alors j'échapperai à cette vie de mensonge, de réticences et d'alarmes toujours renaissantes, à laquelle vous m'avez condamnée, et qui me tue à petit feu.

— De mieux en mieux ! Et puis ?...

Et comme M<sup>me</sup> de Bourgueil regardait son mari, il reprit :

— Oui, je vous le répète, et puis après, qu'arrivera-t-il ? oui, qu'arrivera-t-il, lorsque vous aurez fait à votre fille cet aveu qui, malgré tout l'artifice de sentimentalité maternelle dont vous pourrez l'entourer, se résumera par ceci : « Mon enfant aimée, j'ai été la maîtresse du général Roland, et surprise au sortir de ses